

Maurice CARBONNELL, *Saint Maudez, saint Mandé – Un maître du monachisme breton (ve-vi^e siècles)*, s.l. [Saint-Denis], Jean-Luc Deuffic éditeur, s.d. [2009], 117 p. + LII planches couleurs.

Premier volume d'une collection «Hagiographie» lancée par l'éditeur de *Pecia*, Jean-Luc Deuffic, ce «travail d'amateur», comme le désigne modestement son auteur et qui reprend l'essentiel de ceux qu'il a précédemment donnés sur le même sujet, sera bien utile à celui qui s'intéresse au culte de saint Maudez, en particulier à son extension géographique et aux pratiques dévotionnelles qui l'accompagnent : certes, la présentation des résultats des investigations menées par l'auteur (p. 50-117) s'avère un peu déroutante, car elle se veut tout à la fois analytique et systématique (culte en Bretagne et hors Bretagne, – dans les évêchés et les établissements monastiques, – dans les paroisses, – iconographie, – dévotions et manifestations populaires, – témoignages de l'anthroponymie et de la toponymie) ; mais de nombreux éléments de cette abondante matière font l'objet d'un éclairage très instructif dans les 52 planches de cartes et d'illustrations annexées à l'ouvrage.

Maurice Carbonnell (M. C.), prenant pour guides les meilleurs spécialistes contemporains d'hagiologie bretonne – sont notamment cités B. Merdrignac, B. Tanguy et le RP Marc Simon OSB –, s'est par ailleurs efforcé de situer la place de Maudez dans l'histoire et la légende (p. 11-49) : c'est l'occasion pour lui de donner une sorte de catalogue commenté des travaux qui ont été consacrés au saint, depuis l'époque de la rédaction de la première *vita* de ce dernier, à la charnière des XI^e-XII^e siècles, jusqu'à nos jours ; même si ce catalogue se révèle incomplet, puisque son auteur indique l'avoir arrêté à l'année 2000 (cf. p. 28) – encore que sont mentionnés dans les notes infrapaginales des travaux plus récents comme par exemple l'étude du signataire du présent compte rendu sur «La production hagiographique du *scriptorium* de Tréguier au XI^e siècle : des *miracula* de saint Cunwal aux *vitae* des saints Tugdual, Maudez et Efflam», parue en 2005 dans *Britannia monastica* – il peut néanmoins servir de point de départ à l'établissement d'une bibliographie solide. En outre, M. C. a eu la bonne idée de donner une sélection de 15 textes (extraits traduits des *vitae* du saint, de Propres diocésains et d'anciens bréviaires, – cantiques, – récits et *gwerzioù*), qui viennent parsemer l'ouvrage et mettent ainsi le lecteur en contact direct avec les matériaux de l'historien.

* * *

La question centrale en ce qui concerne saint Maudez demeure celle des raisons de son incroyable popularité dont témoigne l'extension de son culte, notamment en Bretagne : l'opuscule de M. C. n'apporte pas de réponse à cette question ; mais il vient renforcer le constat. L'auteur a surtout cherché, après bien d'autres, à reconnaître quel pouvait être le résidu

historique des textes hagiographiques médiévaux qui forment le dossier littéraire de saint Maudez. Méthodiquement, M. C. a scruté les évolutions, les inflexions que la postérité a imposées au récit hagiographique original, espérant découvrir ainsi de nouveaux éléments venant infirmer ou confirmer au point de vue historique ceux qu'il contient déjà ; mais les résultats de cette exploration minutieuse s'avèrent, dans l'ensemble, décevants, quand bien même ils présentent un certain intérêt au point de vue historiographique : sont ainsi rappelés au passage (p. 24-28) la véritable «escroquerie» (intellectuelle) que constitue la collection de *Vies des saints* «labellisée» à partir de la 6^e édition en 1866 sous le titre *Les Petits Bollandistes* par l'abbé Paul Guérin, lequel fut cependant *monsignorisé* par le pape Léon XIII en récompense de son intense activité éditoriale, — l'insuffisante critique textuelle dont a fait preuve Arthur de la Borderie lors de la publication des pièces du dossier hagiographique maldétien en 1890, — le caractère largement hypocritique de l'édition des *Vies des saints de la Bretagne armorique* d'Albert Le Grand par les chanoines Abgrall, Peyron et Thomas en 1901, qui lui fait souvent préférer celle donnée en 1837 par Miorcec de Kerdanet, moins «scientifique» encore, mais largement enrichie de notes et d'extraits d'archives particulièrement intéressants, — etc.

En revanche, les travaux récents des chercheurs français et internationaux sur le sujet (p. 28-37) ont inspiré à M. C. la présentation d'un «schéma optimal de la vie de saint Maudez» (p. 46-47), qui s'efforce notamment de tirer profit du dossier insulaire — britannique et irlandais — du saint : on notera la qualité de «maître du monachisme breton» que lui attribue l'auteur et que vient conforter la présence aux côtés de Maudez de deux disciples, Bothmael, c'est-à-dire Budoc, et Tudi, c'est-à-dire Tugdual (p. 37-39 et 41) ; mais M. C. a également cherché à reconnaître où le maître avait lui-même été formé — peut-être, nous dit-on, à Llanilldut Fawr (p. 39-40) — et à inscrire son magistère dans une filiation spirituelle qui va de saint Germain d'Auxerre à saint Guénoles (p. 47-48). Toutes ces conjectures — malgré la caution des travaux de B. Tanguy, auxquels elles font de larges emprunts (p. 29) — et surtout leur combinaison — habile parfois, fragile souvent — ne sauraient être acceptées sans discussion, s'agissant d'un «saint de papier» dont nous ne savons rien, ou presque, et dont la *vita* la plus ancienne montre que l'hagiographe lui-même ignorait presque tout de son héros, qu'il décrit comme un Irlandais alors que le nom de celui-ci est d'origine brittonique : ainsi l'«hypothèse qui ne semble pas irréaliste» à M. C. sur l'éventuel noviciat de Maudez au monastère insulaire de Llanilldut Fawr, sous la houlette d'Iltud, n'est étayée que par la seule présence de statues des deux saints dans les églises de Lanildut et de Landebaëron et, dans cette dernière, de leurs reliques (p. 40), ce qui nous semble loin de constituer un argument péremptoire !

Cette question des reliques fait d'ailleurs l'objet d'une attention particulière de M. C. (p. 63-66), soucieux de mettre en valeur à cette occasion l'abbaye de Beauport bien sûr, mais aussi le sanctuaire de Saint-Mandé, à proximité de Paris, auquel l'auteur est particulièrement attaché. En fait, il faut rappeler que c'est un autre monastère breton qui était principalement concerné par le souvenir de Maudez : dès 1240, en effet, l'abbaye cistercienne de Bégard comptait au nombre de ses biens le prieuré de l'Île-Modez et donc les vestiges de nature «archéologique» attribués au saint, en particulier le petit édifice connu sous le nom de *Forn Maudez*. La date de construction de ce curieux monument, incontestablement moins ancienne qu'on l'a dit, ne peut cependant être abaissée à l'époque de Vauban, comme l'ont proposé récemment des critiques trop zélés, car au témoignage d'Albert le Grand, «dans la mesme isle de Maudez se void la cellule du saint, bastie en rond, comme une petite tour a deux estages ; les matelots l'appellent Forn-Maudez ; et quand ils le découvrent, saluent le saint et implorent son assistance pour passer le raz de Maudez, qui est un courant de mer fort dangereux, entre les isles de Maudez et Bréhat» (*Vies des saints de la Bretagne armorique*, 4^e édition, Paris-Brest 1837, p. 725). De ce témoignage circonstancié, on peut conclure que la nature érémitique de l'édifice et son rôle d'amer étaient reconnus dès avant 1636, date qui constitue donc le *terminus ad quem* de la tradition relative à l'ermitage de Maudez. Quant à son *terminus a quo*, il faut le rapporter au XI^e siècle (date de la première *vita*) ou au XIII^e siècle (établissement sur place d'un prieuré dépendant de Bégard et rédaction de la seconde *vita*) : la fourchette chronologique est donc large, mais il doit être possible de la resserrer.

La présence du «chef» de saint Maudez à Beauport, avec celui de saint Rion, n'est attestée elle aussi que tardivement par le rédacteur du nécrologe du couvent, qui attribue à l'abbé Jean Boschier (1397-1442) d'avoir pourvu ces restes d'un reliquaire de vermeil. A. de Barthélemy et J. Geslin de Bourgogne ont indiqué que la relique de saint Rion, précédemment à l'abbaye insulaire placée sous le patronage de ce dernier, avait fait l'objet en 1202 d'une donation par l'évêque de Dol ; donation peut-être «encouragée» par Alain de Goëlle, fondateur de Notre-Dame de Beauport. Quant à la relique de saint Maudez, il ne nous paraît pas assuré que sa translation à Beauport soit intervenue à partir de Bourges sous l'impulsion du même Alain, comme le premier l'a écrit Albert Le Grand ; mais peut-être s'est-elle faite tout simplement à partir de l'Île-Modez, par l'entremise du prédécesseur de Jean Boschier, Jean Cillart (1373-1397), dont la famille était largement possessionnée sur place : il faut remarquer que ces deux prélats appartenaient au parti de Blois-Penthièvre, qui, fort de son enracinement dans le Trégor, disputait aux ducs de la dynastie de Montfort le monopole du culte des saints locaux. Bourges, présenté comme un haut-lieu de la dévotion à Maudez, suite à la translation supposée des reliques de ce dernier au IX^e siècle, n'en conserve finalement que peu de souvenirs

et tous de basse époque : les archives et les livres liturgiques ont gardé des traces du culte du saint ; mais les attestations les plus anciennes sont de la fin du xv^e siècle seulement, à l'époque où la toute jeune Université berrièrè était fréquentée par de nombreux étudiants bretons.

* * *

Pour en revenir à l'extension considérable du culte de Maudez, nous pensons que son principal vecteur fut incontestablement la première *vita* du saint, texte qui offre en effet le témoignage rare d'une précoce spécialisation thérapeutique : l'hagiographe nous apprend que des malades souffrant d'infirmités diverses, et plus particulièrement d'infestations de vers, venaient sur l'île où avait été enseveli le saint et, prélevant dans les fondations de son sépulcre de la terre qu'ils mélangeaient avec de l'eau, buvaient cette mixture qui les guérissait et qui faisait mourir les vers. Comme l'écrivain est largement tributaire de la rédaction moyenne de la *vita* de saint Tugdual, c'est qu'il travaillait au plus tôt dans la seconde moitié du xi^e siècle ; il ne connaît que Gueldenes (aujourd'hui l'Île-Modez, commune de Lanmodez) – où le saint et ses disciples, après la construction de leurs cellules, avaient édifié un oratoire – ainsi que Lanmodez, mais sans le moindre détail sur un éventuel établissement érémitique ou monastique à cet endroit, ce que donne pourtant à supposer la forme du toponyme. Tout laisse donc à penser que le culte de saint Maudez a essentiellement diffusé à partir du sanctuaire insulaire, après la rédaction de la première *vita* : on peut suivre l'évolution de la spécialisation thérapeutique de saint Maudez tout au long du bas Moyen Âge au travers de qu'en a écrit son second hagiographe et de deux témoignages qui figurent dans l'enquête préalable à la canonisation de Charles de Blois. Au début du xvii^e siècle perdurait encore l'usage de diluer dans l'eau un peu de terre prélevée auprès du sanctuaire de l'Île-Modez ; mais, aux dires d'Albert Le Grand en 1636, cette opération avait désormais pour objet de constituer un « antidote et remède très souverain contre les morsures ou piqûres des serpents et toutes sortes de bêtes venimeuses ». Dom Lobineau, qui a travaillé plusieurs décennies après Albert Le Grand, s'en tient quant à lui à l'action vermifuge de cette mixture, laquelle était donnée en traitement aux enfants. Cependant l'Île-Modez n'avait déjà plus à cette époque le monopole d'une telle pratique, que l'on retrouvait notamment à Trans-sur-Erdre, en 1686, dans la chapelle qui est consacrée au saint. On assiste par la suite à un élargissement du domaine d'intervention de saint Maudez « à la plupart des plaies, à l'enflure du genou et aux rhumatismes moyennant un rite complexe, l'un des rares qui soient réellement propres à la Bretagne : l'application sur le mal d'un ver et d'un cataplasme de terre prélevée sous l'autel ou la statue du saint, ou encore aux abords de sa fontaine » (G. Provost, *La fête et le sacré. Pardons et pèlerinages en Bretagne aux xvii^e et xviii^e siècles*, Paris, 1998, p. 64) ; pratique qui était attestée au xix^e siècle dans

de nombreux lieux où saint Maudez recevait un culte, en Goëlle, en Trégor, en Léon et en Cornouaille. Hors de Bretagne, en Limousin, le recours à un certain saint Psalmode pour obtenir la guérison des enfants infestés de vers intestinaux ou bien de ceux qui avaient été « piqués » (*sic*) par un serpent prolonge sans doute les vertus thérapeutiques très anciennement reconnues à saint Maudez : au demeurant, la tradition présente ce Psalmode (*Psalmodius*) alias Psalmet, ou Psaumé ou encore Saumay, comme un Irlandais, disciple de saint Brandan, et sa légende, « qui n'a pas été l'objet d'étude critique, semble faite de bribes d'hagiographie celtique » (Dom Jean Becquet).

D'autres paramètres ont pu influencer la popularité de saint Maudez : comme le rappelle M. C. (p. 42-43), on observe ainsi à plusieurs reprises une association avec saint Rion, lequel est parfois abusivement identifié à saint Adrien. A l'instar de celles qui paraissent avoir existé entre Corentin et Conogan ou bien encore entre Briec et Tugdual, cette association est sans doute très ancienne, car on en voit la trace à proximité même de Lanmodez, dans la toponymie de Pleumeur-Gautier, ainsi qu'à Plouézec, Saint-Adrien (autrefois trêve de Bourbriac) et Persquen ; mais faute de pouvoir apporter une véritable réponse à la question complexe de la dispersion des reliques des deux saints concernés entre les différents sanctuaires qui les revendiquaient, il n'a pas été possible à M. C. de tirer des conclusions péremptoires de cette observation.

En fin de compte, un livre qui vaut bien sûr par sa nomenclature des lieux, des monuments en relation plus ou moins directe avec le culte de Maudez – sans oublier les représentations artistiques du saint – et qui a le mérite, tout en conservant une prudente réserve manifestement inspirée à l'auteur par sa fréquentation des spécialistes auxquels il rend hommage, de donner l'état de la question sur l'historicité du personnage.

André-Yves BOURGÈS

Le prince, l'argent, les hommes au Moyen Âge, Mélanges offerts à Jean Kerhervé sous la direction de Jean-Christophe Cassard, Yves Coativy, Alain Gallicé et Dominique Le Page, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, 646 p.

Les Mélanges offerts à Jean Kerhervé témoignent de l'estime et de l'admiration de tous ceux qui l'ont approché : étudiants devenus ses collègues, historiens de France et d'ailleurs rencontrés dans les nombreux colloques auxquels il a participé. Le résultat : un livre foisonnant avec 50 contributions offertes au médiéviste bien au-delà de sa spécialité. Lui-